

Posture Imposture
Annick Sterkendries
Série de photographies

Texte de Xavier Canonne
Directeur du Musée de la Photographie de Charleroi.

Les photographies de réfugiés, toujours plus nombreuses, si nombreuses que l'on ne sait plus comment y poser le regard, s'arrêter sur ces visages toujours semblables dans le flot d'hommes, de femmes et d'enfants rescapés de traversées périlleuses, sur ces cohortes de migrants marchant sur les routes d'Europe ou massés contre les grilles élevées en hâte pour les contenir, images de la honte pour ceux qui n'ont pas oublié ce que fut le désarroi de nos grands-parents fuyant sur les routes de France l'avancée des armées du Reich.

L'une d'entre elles parfois s'en échappe, comme un cruel répit, le corps d'un enfant déposé par la vague sur une plage de Turquie, moment d'émotion collective trop bref puisque d'autres viendront pour la submerger, le temps n'est pas encore à la contemplation.

Prendre, il s'agit bien toujours de prendre, des images efficaces, convaincantes, où l'empathie le dispute à la condescendance, la sincérité à l'indécence, chacune porteuse d'ambiguïté, chacune sans doute nécessaire quand bien même les images jamais n'arrêtent les guerres et que, telles des bouteilles à la mer elles vont, ignorantes de leur destinataire. Comment sortir du reportage, lui offrir d'autres voies que celles du document, et faire de ce qui passe ce qui peut demeurer?

A Calais, Tanger, Lampedusa ou Agrigente, ces seuils vers un ailleurs improbable où l'attente s'organise, où l'ennui et l'espoir se conjuguent, Annick Sterkendries est allée à la rencontre des migrants. Une photographie de plus ont dû songer, résignés, ceux dont la condition ne tient plus parfois qu'à un téléphone mobile. Mais il ne s'agissait pas pour elle d'ajouter aux photographies des "jungles" une photographie de plus. Proposant aux migrants de se coiffer du masque d'un oiseau, sans rien voiler des lieux et du décor, elle les a voulu complices et acteurs, et le moindre des paradoxes n'est pas qu'ainsi rendus anonymes, ils apparaissent singuliers.

Rien d'humoristique pourtant en cette démarche. Les drôles d'oiseaux que capture Annick Sterkendries sont immobiles, sans ailes pour les élever, cloués au sol dans ces camps improvisés, tels ces oiseaux tropicaux auxquels on a rogné le plumage pour mieux les exhiber. Plus cruelle encore est la confrontation avec les oiseaux indifférents, comme ceux glissant au jardin zoologique entre les barreaux des fauves, rendant leur condition plus lourde encore.

Qui n'a rêvé tel Icare, d'être un jour un oiseau, pour survoler les villes et les océans, oubliant pour un temps les lois de la gravité et celles des frontières. Je gage que ceux-là y ont si souvent songé et si longtemps désiré que la proposition d'Annick Sterkendries pouvait se passer de traducteur: ces oiseaux de la jungle sont loin encore du paradis.